

## Études littéraires africaines

PINEAU Gisèle, *L'âme prêtée aux oiseaux*, Paris, Stock, 1998, 222 p.

Marie-Françoise Chitour



Numéro 7, 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1042130ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1042130ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Chitour, M.-F. (1999). Compte rendu de [PINEAU Gisèle, *L'âme prêtée aux oiseaux*, Paris, Stock, 1998, 222 p.] *Études littéraires africaines*, (7), 92-93. <https://doi.org/10.7202/1042130ar>

devient *Exil*, celui d'un homme qui assume son statut, récuse la nostalgie, impuissant certes à oublier (voir *Pluies* et *Neiges*) mais sans cesse en mouvement (*Vents*).

Créole, Saint-John Perse l'est assurément mais son œuvre ne cesse d'explorer le geste inaugural de déracinement et le choix, plus ou moins volontaire et conscient dans son cas, du nouveau et de l'ailleurs.

Très proche des recherches de Renée Ventresque, le travail érudit de Mary Gallagher vaut par la justesse de son analyse des relations entre le Saint-John Perse/Pléiade et le poète Saint-John Perse ainsi que par l'appréciation convaincante qu'elle fait de la créolité des premières œuvres persiennes. On pourra regretter qu'elle accorde assez peu à une vérification proprement poétique de la thèse de la tension entre ouverture et fermeture, présentée à juste titre comme fondamentale. Car c'est aussi et peut-être surtout dans le mouvement même des textes persiens et dans le tréfonds de leur vie rythmique que clignote la lumière de la lampe créole.

■ Daniel DELAS

#### GUADELOUPE

■ PINEAU GISÈLE, *L'ÂME PRÊTÉE AUX OISEAUX*, PARIS, STOCK, 1998, 222 P.

Le dernier roman de la romancière guadeloupéenne Gisèle Pineau paraît offrir une tonalité différente des textes précédents, loin des images de déchéance de *La Grande Drive des esprits* (Éditions Le serpent à plumes, 1993) et surtout de la violence et de la misère qui hantent *L'Espérance-macadam* (Stock, 1995). Gisèle Pineau elle-même, présentant son roman, ne dit-elle pas : "je voulais parler d'amour" (citée par Hugo Marsan, *Le Monde des Livres* du 18.09.1998) ?

De plus, si la Guadeloupe est fortement présente dans le récit à travers les souvenirs de Sybille, le roman s'ouvre aussi sur d'autres espaces, les Caraïbes anglaises, New York et surtout Paris où vit l'ancienne actrice Lila qui a donné l'hospitalité et toute son affection à Sybille et à son fils Marcello, alors âgé d'un an. Ainsi la rencontre de ces deux personnages féminins va-t-elle entraîner un flux de souvenirs : Lila parle avec émotion et humour des hommes qui ont traversé sa vie, surtout Henry, ce soldat noir si séduisant dans la folie de la Libération ; Sybille revoit son enfance et son adolescence dans l'île, évoque son premier amour, le père de Marcello qui l'a abandonnée enceinte. L'adolescent, découvrant par hasard la vérité, décidera de retourner en Guadeloupe pour retrouver son père et son pays. Le récit n'obéit pas à une logique chronologique et laisse place à d'autres récits, qui se poursuivent tout au long du texte, toujours liés cependant aux deux femmes, comme l'histoire de Robert, le père de Sybille et de la belle Clotilde avec ses parfums troublants, qu'on découvrira morts enlacés sur une couche. Nous est également narré tout le passé d'Henry, fils d'une jeune cuisinière noire et d'un grand propriétaire blanc des Caraïbes anglaises. A lui aussi, sa mère a parlé d'un père

décédé, lui faisant même croire qu'il s'agissait d'un jeune chabin de la plantation, Michael, à qui elle avait effectivement été fiancée. Apprenant la vérité sur sa naissance, il quitte la plantation, pour entrer quelques années plus tard en dissidence.

Mais, à travers ces destins individuels et ces cultures différentes, on retrouve des thèmes et des aspects de l'écriture qui sont autant d'échos des œuvres précédentes et tissent un univers cohérent et riche.

L'évocation que fait Sybille de sa vie dans l'île est pleine de mots appartenant pleinement à l'univers de mornes, de cases, de plantes et de vagues qui fut le sien, avant son apprentissage de la vie dans la capitale. C'est un monde où, comme dans le roman précédemment cité, les croyances, les présages sont fortement présents. Les prédictions de Clothilde par exemple - elle a le don d'interpréter les rêves - mêlent Notre-Père, le démon et tous les esprits d'Afrique. Aux chansons d'amour que ne cesse de fredonner Lila répondent les gospels de la tante d'Henry, les comptines en créole dont se souvient Sybille, et le tambour qui dit aussi bien la joie que l'humiliation. Mais c'est essentiellement la place du conte qui rattache fortement le roman aux œuvres antérieures : les oiseaux occupent une place centrale dans ces légendes, liés à la mort, celle de Michael, celle de Néhémie, une aïeule de Clothilde - d'ailleurs, quand Lila est hantée par ses cauchemars peuplés d'enfants juifs arrêtés, elle les revoit avec leurs cages d'oiseaux - ou à l'amour. Henry, apprenant la vérité sur son père, va, tout à sa fureur, libérer les oiseaux précieux de la volière : c'est pour lui une façon de rendre justice à tous les esclaves et à tous les couples malheureux sur la plantation. La vieille cuisinière Peggy ne l'a-t-elle pas bercé de la légende qui éclaire le titre, autour de cette âme prêtée aux oiseaux, pleine d'émotions et de sentiments, et qui ne meurt jamais, passant, comme l'amour, de cœur en cœur ?

Cette tonalité plus légère du roman n'empêche pas que des thèmes graves y soient abordés. L'exclusion qui s'exerce partout en est un particulièrement douloureux. Peggy a constamment rappelé à Jenny que son amour pour un Blanc était impossible, chacun devant rester à sa place sur cette plantation encore hantée par la malédiction de l'esclavage, que rappellent les branches des arbres auxquels étaient pendus des Noirs autrefois. Le racisme prend aussi précisément dans ce roman la forme du nazisme et les fantômes des Juifs cachés dans sa maison et déportés poursuivent Lila. La mort et la folie (qui a détruit la mère de Sybille) reviennent constamment dans le texte.

Mais l'amour et la solidarité humaine semblent triompher. Ce qui nous conduit à nuancer l'opposition proposée au début de l'article. En effet, si dur et violent qu'ait été le roman de 1995, les trois femmes réunies à la fin donnaient déjà une belle leçon de vie et d'espoir qui se retrouve ici dans ce beau texte à la langue libre et inventive.